

LE LANGAGE ET LA COMMUNICATION CHEZ LES GRANDS INADAPTÉS

Jacques MORAIN

VALEUR DE L'EXPRESSION

En visitant les grottes de Bétharam j'ai été frappé de la force irrésistible de la vie en contemplant la mousse qui s'était fixée sur le rocher à la lumière et à la chaleur des lampes électriques au plus profond des galeries. Je ne pouvais m'empêcher d'évoquer et de condamner mon découragement devant la monotone tristesse, la désespérante pauvreté des dessins et des chants libres des gosses de mon I.M.P., rebuts des classes de perfectionnement, enfants étioles, amoindris, aigris, précipités dans le refus et la débilité.

Pourquoi donc aurais-je cherché une rose à cent mètres sous terre et ignoré la mousse ?

Car elle est belle cette mousse du monde du désert et du silence, cette mousse à la limite de la matière

inerte et de la vie, belle dans sa manifestation de vie, belle dans sa perfection propre et dans sa vie propre, belle parce qu'elle est, belle parce qu'elle est mousse.

Qu'importe donc que ces gosses soient débiles, arriérés, affectifs, schizophrènes. Ils sont. Ce n'est pas tant leurs qualités, leurs potentialités qui comptent, mais leur personne. La valeur d'un être ne saurait se comparer à celle d'un autre être.

Maintenant que j'ai appris à respecter la vie, j'ai quelques peintures dignes de figurer dans nos expositions, quelques enregistrements de chants libres qui provoquent à coup sûr les applaudissements de l'auditoire.

Mais il en est de plus beaux, pour moi, que je ne sors jamais. Ils laisseraient tout le monde indifférent : il ne faut pas placer la mousse à côté

de la rose. Mais pour moi, malgré leur banalité, leur pauvreté relative, ces documents sont plus beaux dans leurs qualités d'expression profonde, de projection d'un être, dans leur balbutiement de vie à l'état pur.

Certes, il faut soigner la formulation sans laquelle il n'est pas de communication. Nous nous y attachons dans la reconstruction du langage. Mais l'essentiel de l'expression réside dans la relation entre des personnes : l'enfant et nous, l'enfant dans sa richesse propre de personne, nous, dans notre capacité d'acceptation et de recherche de l'autre, quel qu'il soit, pour notre propre vie, pour notre propre personne.

Face au vide apparent de certains inadaptés, il nous faudra parfois chercher très loin, au plus profond ; comme dans la grotte. Il nous faudra apporter la lumière là-même où tout paraît mort.

Il est des handicaps terribles qui nouent les enfants. Mais la vie sait se défendre. A nous de la chercher, à nous de trouver ce point solide d'où elle repartira.

C'est là notre force : cette foi en la vie, cette volonté de recherche, cette soif d'écoute, ce respect, cet amour de l'homme.

DIFFICULTÉS DE COMMUNICATION PAR LE LANGAGE

Le langage est le moyen de communication privilégié. Aussi ne faut-il pas s'étonner des difficultés d'expression orale des inadaptés.

Non que l'inadapté ne parle pas (surtout s'il est gascon !) Certes, il est des gosses qui restent muets plusieurs mois. Mais, dans un climat de libre

expression, on ne peut résister longtemps. Tôt ou tard, ils parlent.

La caractéristique essentielle de l'inadapté, c'est de ne pas savoir écouter. Pour beaucoup d'entre eux, le langage est une barrière, une fuite, au lieu d'être un lien. Les enfants fuient leur moi trop dramatique ou trop inconsistent et se protègent de l'extérieur, par un déluge de paroles, ou plutôt de sons. Ils « bouffonnent » selon la délicieuse expression marseillaise que nous a apprise Paulette Mioche.

L'enfant nous arrive avec tout un ensemble d'attitudes, de comportements, d'habitudes, qui ne sont que des épiphénomènes. Attitudes superficielles, communications superficielles. Il se saoule de mots. C'est le « n'importequisme ».

Il n'est évidemment pas question de lui demander de se taire. Mais plus qu'écouter ce qu'il dit, il vaut mieux le regarder parler. Effectivement, dans cette débauche de mots, il y a toujours quelque chose de vrai.

Mais ce n'est pas cela qui fait la communication.

Il faut que l'enfant réapprenne à parler :

Pour cela il faut :

- qu'il puisse se décharger
- qu'il y ait quelqu'un pour l'entendre et le comprendre
- qu'il se découvre lui-même
- qu'il réalise qu'il y a un lien entre lui et l'autre
- qu'il réalise que la parole renforce ce lien

LE MILIEU

Au départ, je ne cherche pas tellement à parler avec l'enfant. Je cherche

son regard. C'est formidable ce que l'on peut se dire par les yeux. Quand les enfants arrivent en classe, le matin, on commence par se regarder. Un regard un peu appuyé et l'essentiel a passé.

Je ne cherche pas tellement à comprendre ce que l'on me dit, mais à comprendre celui qui dit.

Souvent l'enfant est tenaillé par son angoisse, enfermé dans ses problèmes. Il faudra toute une action d'ordre psychothérapique, dont je reparlerai. Mais il paraît essentiel que l'enfant soit d'abord entouré d'un milieu sécurisant. Il faut qu'un temps il oublie son angoisse.

Il faut qu'il travaille, qu'il agisse, qu'il crée, qu'il découvre. Qu'il s'intéresse aux insectes, avant de s'intéresser aux hommes. Notre premier rôle est de créer avec lui, d'agir avec lui, de découvrir avec lui. Travailler, nous aussi. Que la constitution du groupe se fasse autour du travail et de la production. Que la parole elle-même serve au travail. Qu'il essaye, face à la matière ; toutes ses possibilités. Que nos relations soient celles prônées par Freinet : des relations coopératives « travail ensemble ».

Il n'y a que dans ce cadre constructif de travail, de vie de tous les jours, de milieu sécurisant, que l'on peut aborder les problèmes profonds des enfants.

Dans ce cadre, nous pourrons alors nous attaquer à la reconstruction de la parole.

LA RECONSTRUCTION DE LA PAROLE

1^{re} étape : *Démolir le fond sonore, apprendre à écouter.*

Après la classe, il m'arrivait souvent de partir seul avec un gosse, écouter les oiseaux, écouter la nuit, écouter le silence. Pour l'enfant, ce n'était qu'un prétexte : ce qu'il cherchait, c'était d'avoir un adulte à lui tout seul (j'ai quand même vu des gosses qui ne réalisaient pas que nous étions deux, seuls). La communication est forte, quand on est deux à écouter, le bain de silence fait du bien. Et on écoutait sans rien se dire, ou si peu. De toute façon, il était rare que l'enfant parle pendant ce temps.

2°. *Rechercher les sons, les bruits.* Les « gros sons », comme celui du marteau-piqueur qui travaille dans l'IMP en ce moment. Les « petits sons » de la montre, des insectes, du crayon ou du stylo feutre sur le papier. Grâce au magnétophone, les enfants se passionnent pour cette chasse aux sons.

3°. *Construire des sons.* Encore quelque chose de passionnant : utiliser tout ce qui nous entoure pour créer des sons nouveaux. Créer des sons que personne ne peut reconnaître... Imiter par des objets les sons produits par d'autres. Toujours l'utilité du magnétophone. Déformer, ralentir, accélérer les sons, écouter les sons à l'envers.

4°. *Redécouvrir la parole*

Jouer à Monsieur Jourdain, mettre des boules dans les oreilles, pour reconnaître, les yeux fermés, les mains sur la gorge d'un camarade, les sons qu'il émet (c'est très difficile). Des gosses ont passé des heures à faire des « la la la », « are are », « gre gre » au magnétophone. Deviner les mots sur les lèvres. Reconnaître qui fait « la la » derrière un rideau. Écouter la voix des autres (ou sa voix) dans le magnétophone, dans la poitrine, le ventre, derrière un chiffon, à travers une porte, etc.

5°. *Réinventer le langage* : inventer des langues, parler et chanter en chinois, en « pointu », en oiseau. Inventer des mots inconnus, des mots d'oiseaux. Reconnaître des mots dits à l'envers. Ce n'est pas là une méthode progressive, mais le fruit d'une découverte dans laquelle nous nous sommes laissés emporter. Cette progression logique n'est pas vraiment chronologique. Il y a des sauts, des retours en arrière, des pistes ouvertes, momentanément abandonnées et reprises plus tard.

J'ai ouvert moi-même des pistes. Par moments, je me suis laissé emporter, mais mon attitude essentielle a été une attitude d'attente : offrir des pistes, mais ne pas y pousser l'enfant.

Nous sommes arrivés à des tables rondes et à des entretiens individuels avec l'enfant, en langage clair, sur des sujets sérieux : la famille, les relations mère-enfant, le métier, les problèmes sexuels, etc. Il y aurait beaucoup à dire sur ces entretiens, je renvoie au livre de Jacobson : « Dialogues et entretiens » déjà analysé dans *L'Éducateur*.

Le groupe est resté assez longtemps statique, jouissant de la joie de la découverte. Puis de nouveaux éléments ont précipité une remise en cause, provoquant parfois une régression, prémice de mutations que je vois déjà s'amorcer. C'est la loi de la vie.

Parallèlement, les enfants utilisaient les autres formes d'expression qui ne sont pas abimées comme la parole.

Il a fallu qu'ils redécouvrent les choses et les gens, qu'ils affrontent leur force physique à la mienne et qu'ils sentent grandir la leur, qu'ils conquièrent les éléments de la nature qui les entoure,

dans une lutte sans cesse recommencée.

Il a fallu que des drames s'expriment, se dénouent ou soient pris en charge. Nous en arrivons au côté thérapeutique que l'on ne peut ignorer.

PSYCHOTHERAPIE DE L'EXPRESSION ORALE

Voilà un mot dont on a parfois peur. Pourtant, nous en faisons tous les jours autant, en être conscients pour mieux la contrôler. Il faut pourtant bien que se dénouent les problèmes dramatiques qui étouffent la vie et la parole.

Nous n'avons pas la science des psychologues, psychiatres ou psychanalistes. Mais nous avons la connaissance de l'être qui vit, avec ses drames, la co-naissance : « naître avec ». Nous ne cherchons pas à découvrir des complexes, nous n'établissons pas de diagnostics, nous devons avoir la prudence, le respect de l'être, l'humilité des spécialistes avec qui j'ai la chance de travailler. Méfions-nous des mots, surtout des mots savants que nous manions si mal et qui empêchent d'écouter. Mais n'ayons pas peur de la connaissance, de la vie, n'ayons pas peur de nous.

L'inconscient affleure souvent dans les propos des enfants et des images apparaissent qui sont les symboles d'une réalité profonde qui les étreint, parfois révélateurs d'une angoisse qui remonte à la surface. Nous ne pouvons ignorer ces appels au secours.

Soyons conscients aussi des phénomènes de transfert.

L'enfant inadapté projette sur nous l'image de son père, de sa mère, etc. Il la projette sous différentes

formes : admiration, contact sensuel, opposition, violence. Il faut pouvoir accepter de porter cette image, d'y répondre, sans pour autant répondre par un contre-transfert, c'est-à-dire de se complaire dans cette image ou projeter sur l'enfant une image de l'enfant que l'on aurait voulu être, ou ne pas être, ou qu'on n'a pas eu etc. C'est plus délicat qu'on ne le croit.

Un éducateur technique expliquait ce problème de la façon suivante : « Un enfant me lance un marteau dans la figure. Je ne le reçois pas, d'abord parce qu'il vise mal, ensuite parce que je m'y attendais. Je ferais un contre-transfert si je le lui renvoyais, croyant qu'il m'était destiné à moi, alors que je ne suis qu'image et moi, je ne le manquerais pas. »

Au fur et à mesure que se développe un climat de libre expression, et surtout d'expression orale, apparaissent des phénomènes de projection.

En voici un exemple : depuis quelque temps, des serpents apparaissent dans les dessins des enfants. Pierre lisait son texte libre : « Je suis dans la forêt, un gros serpent tombe sur moi ». Et il crie : « J'étouffe, j'étouffe ».

Gros silence angoissé dans la classe. Bien des regards anxieux se tournent sur moi. Interloqué par ce cri inattendu (que j'aurais dû prévoir, les signes antérieurs et le texte étaient assez significatifs) j'ai mis quelques secondes à sourire.

Heureusement, un gosse s'est levé, et maniant un bâton imaginaire, a dit : « Ton serpent, je le tue ». Un autre a écrit au tableau « Zorro arrive et tue le serpent ». Il orthographiait très mal, il a fallu le temps de déchiffrer, ce qui a mieux fixé la réponse.

Après le repas, les enfants ont joué au serpent. En classe, ils ont dessiné des serpents ridicules, à lunettes, à chapeau, à pattes. Et Pierre n'a pas voulu imprimer son texte, qui « ne m'intéresse plus ».

Vous le voyez, cette affaire aurait pu mal tourner, faute d'attention de ma part. Ce mythe du serpent qui devenait angoissant en lui-même, telles certaines divinités terrifiantes, a été exorcisé par la réaction du groupe.

Certes, la cause de l'angoisse demeure.

Pierre est toujours un enfant « adulte » rejeté par sa mère, culpabilisé d'avoir provoqué la destruction du ménage et les drames de ses frères et sœurs. Mais je pense que cette manifestation a aidé Patrick à avoir plus confiance en la vie et finalement à mieux assumer sa situation familiale.

Rémi, « pupille difficile » de l'assistance, qui vient d'écrire, à 13 ans, à « Madame la Population » pour lui demander où se trouvait sa mère, m'a prévenu un jour « je vais enregistrer à la salle des fêtes ». J'ai saisi l'appel, car d'habitude, il avait l'air de disparaître sans prévenir personne. J'y suis allé sur la pointe des pieds. Il chantait d'une voix monocorde, mêlant : caca, maman, pipi, popo. J'ai fait du bruit en entrant, le magnétophone s'est arrêté : René ne souhaitait pas que je l'entende. Il a du reste ensuite tout effacé. Mais notre regard fut particulièrement chaleureux. Notre dialogue fut court : « Ça va ? Tu n'as pas besoin de piles ? »

Je revins plusieurs fois. La chanson était toujours la même, et le rite identique.

Mais si j'avais abandonné René, isolé dans sa secrète et douloureuse re-

cherche, aurait-il pu progresser ensuite ?

Alors que nous nous extasiions devant la naissance de grillons dans notre vivarium, Paul a brusquement déclaré : « Ah ! Si la pilule avait été inventée plus tôt, je n'existerais pas ! » Je n'ai su que répondre, ni même sourire : je n'avais jamais envisagé le problème sous cet angle et je ne pensais pas que Paul avait une telle prise de conscience de sa situation. Le groupe s'est orienté vers une discussion philosophique : « Si, t'aurais été, mais autrement, il y en aurait eu un autre comme toi... etc. »

Exprimer les problèmes, ce n'est pas pour autant les résoudre. On ne rendra jamais la mère absente, il est des traumatismes qu'on ne peut pas guérir.

Il ne suffit pas non plus de projeter ses drames pour les dénouer : encore faut-il que le milieu puisse accepter, encore faut-il qu'il soit suffisamment sécurisant et sécurisé lui-même. Prendre conscience de ses problèmes n'est bénéfique que si on est capable de les assumer. Sans cela, rien n'est plus angoissant que la révélation de son angoisse.

Aussi faut-il que nous avançons doucement, prudemment. Garder une attitude d'attente. Être attentif pour donner le coup de bec de la mère poule, qui permet au poussin de sortir de la coquille, mais ne rien provoquer prématurément. Chercher avant tout ce milieu sécurisant, ce

milieu de travail, de création, ce milieu dynamique par nos techniques Freinet, par notre présence attentive et agissante.

LE MAGNETOPHONE

Faute d'argent, j'ai mis entre leurs mains le mini K7, et m'en suis bien trouvé. Facile à manier, solide, il retransmet très bien la parole, à condition de le brancher sur un amplificateur (poste de radio par exemple). L'idéal est de pouvoir repiquer sur un autre magnétophone.

L'essentiel est de pouvoir s'isoler, partir seul avec lui. Mais c'est aussi son danger : nous l'avons vu pour Rémi, il est des moments où il faut être là.

Le magnétophone les a fait avancer à une vitesse folle. On peut tout raconter à un magnétophone, il permet de se détacher de soi pour s'écouter soi (c'est également dangereux : j'ai vu des enfants effrayés de ce qu'ils avaient sorti). Heureusement on peut effacer sur la cassette, ne faire réentendre que ce que l'on veut bien, sélectionner ce qui passe. Bien des élucubrations seront oubliées, que vous pourrez garder.

Le magnétophone surtout permet la recherche et la création, dans le domaine de la parole et du son. C'est là le plus important : nous retrouvons là les grandes lignes de la pédagogie Freinet : créer, tâtonner, découvrir.

J. MORAIN